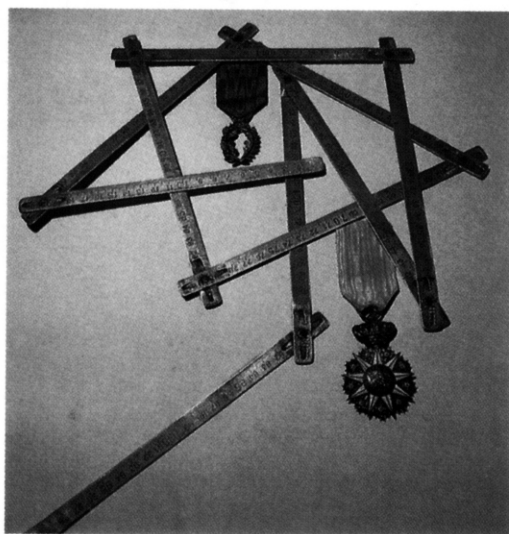


# JEAN BAUDRILLARD

## Le système des objets



*tel* gallimard

## INTRODUCTION

Peut-on classer l'immense végétation des objets comme une flore ou une faune, avec ses espèces tropicales, glaciaires, ses mutations brusques, ses espèces en voie de disparition ? La civilisation urbaine voit se succéder à un rythme accéléré les générations de produits, d'appareils, de *gadgets*, en regard desquelles l'homme paraît une espèce particulièrement stable. Ce foisonnement, réflexion faite, n'est pas plus bizarre que celui des innombrables espèces naturelles. Or, celles-ci, l'homme les a recensées. Et, à l'époque où il a commencé de le faire systématiquement, il a pu aussi, dans l'Encyclopédie, donner un tableau exhaustif des objets pratiques et techniques dont il était environné. Depuis, l'équilibre est rompu : les objets quotidiens (nous ne parlons pas des machines) prolifèrent, les besoins se multiplient, la production en accélère la naissance et la mort, le vocabulaire manque pour les nommer. Peut-on espérer classer un monde d'objets qui change à vue et parvenir à un système descriptif ? Il y aurait presque autant de critères de classification que d'objets eux-

mêmes : selon leur taille, leur degré de fonctionnalité (quel est leur rapport à leur propre fonction objective), le gestuel qui s'y rattache (riche ou pauvre, traditionnel ou non), leur forme, leur durée, le moment du jour où ils émergent (présence plus ou moins intermittente, et la conscience qu'on en a), la matière qu'ils transforment (pour le moulin à café, c'est clair, mais pour le miroir, la radio, l'auto ? Or, tout objet transforme quelque chose), le degré d'exclusivité ou de socialisation dans l'usage (privé, familial, public, indifférent) etc. En fait, tous ces modes de classement peuvent paraître, dans le cas d'un ensemble en continue mutation et expansion, comme l'est celui des objets, à peine moins contingents que l'ordre alphabétique. Le catalogue de la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne nous livre déjà, à défaut de structures, des subdivisions, mais il ne porte que sur les objets définis selon leur fonction : chacun y répond à une opération, souvent infime et hétéroclite, nulle part n'affleure un système de significations<sup>1</sup>. A un niveau beaucoup plus élevé, l'analyse à la fois fonctionnelle, formelle et structurale des objets dans leur évolution historique que nous trouvons chez Siegfried Giedion (*Mechanization takes command*, 1948), cette sorte d'épopée de l'objet technique, signale les changements de struc-

1. Mais ce catalogue lui-même, son existence seule est par contre riche de sens : dans son projet de nomenclature exhaustive, il a une intense signification culturelle : qu'on n'accède aux objets qu'à travers un catalogue, qui puisse être feuilleté « pour le plaisir » comme un prodigieux manuel, un livre de contes ou un menu, etc.

tures sociales liés à cette évolution technique, mais ne répond guère à la question de savoir comment les objets sont vécus, à quels besoins autres que fonctionnels ils répondent, quelles structures mentales s'enchevêtrent avec les structures fonctionnelles et y contredisent, sur quel système culturel, infra- ou transculturel, est fondée leur quotidienneté vécue. Telles sont les questions posées ici. Il ne s'agit donc pas des objets définis selon leur fonction, ou selon les classes dans lesquelles on pourrait les subdiviser pour les commodités de l'analyse, mais des processus par lesquels les gens entrent en relation avec eux et de la systématique des conduites et des relations humaines qui en résulte.

L'étude de ce système « parlé » des objets, c'est-à-dire du système de significations plus ou moins cohérent qu'ils instaurent, suppose toujours un plan distinct de ce système « parlé », plus rigoureusement structuré que lui, un plan structural au-delà même de la description fonctionnelle : le plan technologique.

Ce plan technologique est une abstraction : nous sommes pratiquement inconscients dans la vie courante de la réalité technologique des objets. Pourtant cette abstraction est une réalité fondamentale : c'est elle qui gouverne les transformations radicales de l'environnement. Elle est même, soit dit sans paradoxe, ce qu'il y a de plus concret dans l'objet, puisque le processus technologique est celui même de l'évolution structurelle objective. En toute rigueur, ce qui arrive à l'objet dans le domaine technologique est *essentiel*, ce qui lui

arrive dans le domaine psychologique ou sociologique des besoins et des pratiques est *inessentiel*. Nous sommes continuellement renvoyés par le discours psychologique et sociologique sur l'objet à un niveau plus cohérent, sans rapport au discours individuel ou collectif, et qui serait celui d'une *langue* technologique. C'est à partir de cette langue, de cette cohérence du modèle technique que peut se comprendre ce qui arrive aux objets par le fait d'être produits et consommés, possédés et personnalises.

Il est donc urgent de définir dès le début un plan de rationalité de l'objet, c'est-à-dire de structuration technologique objective. Soit, dans Gilbert Simondon (*Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier 1958) l'exemple du moteur à essence : « Dans un moteur actuel, chaque pièce importante est tellement rattachée aux autres par des échanges réciproques d'énergie qu'elle ne peut pas être autre qu'elle est... La forme de la culasse, le métal dont elle est faite, en relation avec tous les autres éléments du cycle, produisent une certaine température des électrodes de la bougie ; à son tour cette température réagit sur les caractéristiques de l'allumage et du cycle tout entier.

« Le moteur actuel est concret, alors que le moteur ancien est abstrait. Dans le moteur ancien, chaque élément intervient à un certain moment dans le cycle, puis est censé ne plus agir sur les autres éléments ; les pièces du moteur sont comme des personnes qui travailleraient chacune à leur tour, mais ne se connaîtraient pas les unes les autres... Ainsi il existe une forme primitive de

l'objet technique, la forme abstraite, dans laquelle chaque unité théorique et matérielle est traitée comme un absolu, nécessitant pour son fonctionnement d'être constitué en système fermé. L'intégration dans ce cas offre une série de problèmes à résoudre... c'est alors qu'apparaissent des structures particulières que l'on peut nommer, pour chaque unité constituante, des structures de défense : la culasse du moteur thermique à combustion interne se hérise d'ailettes de refroidissement. Celles-ci sont comme ajoutées de l'extérieur au cylindre et à la culasse théorique et ne remplissent qu'une seule fonction, celle du refroidissement. Dans les moteurs récents, ces ailettes jouent en plus un rôle mécanique, s'opposant comme des nervures à la déformation de la culasse sous la poussée des gaz... On ne peut plus distinguer les deux fonctions : il s'est développé une structure unique, qui n'est pas un compromis, mais une concomitance et une convergence : la culasse nervurée peut être plus mince, ce qui permet un refroidissement plus rapide ; la structure bivalente ailettes/nervures assure donc synthétiquement, et d'une façon bien plus satisfaisante, les deux fonctions jadis séparées : elle intègre les deux fonctions en les dépassant... Nous dirons alors que cette structure est plus concrète que la précédente et correspond à un progrès objectif de l'objet technique : le problème technologique réel étant celui d'une convergence des fonctions dans une unité structurale et non celui d'une recherche de compromis entre les exigences en conflit. A la limite, dans cette démarche de l'abstrait au concret, l'objet



technique tend à rejoindre l'état d'un système entièrement cohérent avec lui-même, entièrement unifié » (pp. 25-26).

Cette analyse est essentielle : elle nous donne les éléments d'une cohérence jamais vécue, jamais lisible dans la pratique. La technologie nous raconte une histoire rigoureuse des objets, où les antagonismes fonctionnels se résolvent dialectiquement dans des structures plus larges. Chaque transition d'un système à un autre mieux intégré, chaque commutation à l'intérieur d'un système déjà structuré, chaque synthèse de fonctions fait surgir un sens, une pertinence objective indépendante des individus qui la mettront en œuvre : nous sommes là au niveau d'une langue, et on pourrait, par analogie avec les phénomènes de la linguistique, appeler « technèmes » ces éléments techniques simples — différents des objets réels — sur le jeu desquels se fonde l'évolution technologique. A ce niveau, il est possible d'envisager une technologie structurale, qui étudie l'organisation concrète de ces technèmes en objets techniques plus complexes, leur syntaxe au sein d'ensembles techniques simples — différents des objets réels — que de sens entre ces divers objets et ensembles.

Mais cette science ne peut s'exercer rigoureusement que dans des secteurs restreints qui vont des recherches de laboratoire aux réalisations hautement techniques telles que l'aéronautique, l'astronautique, la marine, les grands camions de transport, les machines perfectionnées, etc. Là où l'urgence technique fait jouer à fond la contrainte structurale, là où le caractère collectif et imper-

sonnel réduit au minimum l'emprise de la mode. Tandis que l'automobile s'épuise dans le jeu des formes tout en conservant un statut technologique minoritaire (refroidissement par eau, moteur à cylindres, etc), l'aviation elle, est obligée de produire les objets techniques les plus concrets pour de simples raisons fonctionnelles (sécurité, vitesse, efficacité). Dans ce cas, l'évolution technologique suit une ligne presque pure. Mais il est clair que, pour rendre compte du système *quotidien* des objets, cette analyse technologique structurale est défailante.

On peut rêver d'une description exhaustive des technèmes et de leurs rapports de sens qui suffirait à épuiser le monde des objets réels : mais ce n'est qu'un rêve. La tentation d'user des technèmes comme des astres dans l'astronomie c'est-à-dire selon Platon « comme de figures de géométrie, sans nous arrêter à ce qui se passe dans le ciel, si nous voulons devenir de vrais astronomes et tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre âme » (*La République*, l. VII), se heurte immédiatement à la réalité psychologique et sociologique vécue des objets, qui constitue, par-delà leur matérialité sensible, un corps de contraintes telles que la cohérence du système technologique en est continuellement modifiée et perturbée. C'est cette perturbation, et comment la rationalité des objets vient aux prises avec l'irrationalité des besoins, et comment cette contradiction fait surgir un système de significations qui s'emploie à la résoudre, c'est ceci qui nous intéresse ici, et non les modèles technologiques, sur la vérité fondamentale desquels

pendant se détache continuellement la réalité vécue de l'objet.

Chacun de nos objets pratiques est affilié à un ou plusieurs éléments structurels, mais par ailleurs ils fuient tous continuellement de la structuralité technique vers les significations secondes, du système technologique dans un système culturel. L'environnement quotidien reste, dans une très large mesure, un système « abstrait » : les multiples objets y sont en général isolés dans leur fonction, c'est l'homme qui assure, au gré de ses besoins, leur coexistence dans un contexte fonctionnel, système peu économique, peu cohérent, analogue à la structure archaïque des moteurs à essence primitifs : assortiment de fonctions partielles, parfois indifférentes ou antagonistes. La tendance actuelle n'est d'ailleurs pas du tout de résoudre cette incohérence, mais de répondre aux besoins successifs par des objets nouveaux. Ainsi se fait-il que chaque objet, additionné aux autres subviennent à sa fonction propre, mais contreviennent à l'ensemble, parfois même subviennent et contreviennent en même temps à sa fonction propre.

En outre, les connotations formelles et techniques s'ajoutant à l'incohérence fonctionnelle, c'est tout le système des besoins — socialisés ou inconscients, culturels ou pratiques — tout un système vécu inessentiel qui vient refluer sur l'ordre technique essentiel et compromettre le statut objectif de l'objet.

Prenons un exemple : ce qui est « essentiel » et structurel, donc le plus concrètement objectif dans un moulin à café, c'est le moteur électrique,

c'est l'énergie qui est distribuée par la centrale, ce sont les lois de production et de transformation de l'énergie — ce qui est déjà moins objectif parce que relatif au besoin de telle ou telle personne, c'est sa fonction précise de moudre le café — ce qui n'est plus du tout objectif, et donc inessentiel, c'est qu'il soit vert et rectangulaire, ou rose et trapézoïdal. Une même structure, le moteur électrique, peut se spécifier en diverses fonctions : la différenciation fonctionnelle est déjà seconde (par où elle peut tomber dans l'incohérence du *gadget*). Le même objet-fonction à son tour peut se spécifier en diverses formes : nous sommes ici dans le domaine de la « personnalisation », de la connotation formelle, qui est celui de l'inessentiel. Or, ce qui caractérise l'objet industriel par opposition à l'objet artisanal, c'est que l'inessentiel n'y est plus laissé au hasard de la demande et de l'exécution individuelles, mais qu'il est aujourd'hui repris et systématisé par la production<sup>1</sup>, qui assure à travers lui (et la combinatoire universelle de la mode) sa propre finalité.

C'est cette inextricable complication qui fait que les conditions d'autonomisation d'une sphère technologique, et donc de possibilité d'une analyse structurale dans le domaine des objets, ne sont pas les mêmes que dans le domaine du langage. Si on excepte les objets techniques purs, auxquels nous

1. Les modalités de transition de l'essentiel à l'inessentiel sont donc elles-mêmes aujourd'hui relativement systématisées. Cette systématisation de l'inessentiel a des aspects sociologiques et psychologiques, elle a aussi une fonction idéologique d'intégration (cf. « Modèles et séries »).

n'avons jamais affaire en tant que sujets, nous observerons que les deux niveaux, celui de dénotation objective et celui de connotation (par où l'objet est investi, commercialisé, personnalisé, par où il arrive à l'usage et entre dans un système culturel) ne sont pas, dans les conditions actuelles de production et de consommation, strictement dissociables comme le sont ceux de la langue et de la parole en linguistique. Le niveau technologique n'a pas une autonomie structurelle telle que les « faits de parole » (ici l'objet « parlé ») n'aient pas plus d'importance dans une analyse des objets qu'ils n'en ont dans l'analyse des faits de langue. Si le fait de prononcer le *r* roulé ou grasseyé ne change rien au système de la langue, c'est-à-dire si le sens de connotation ne compromet en rien les structures dénotées, la connotation d'objet, elle, grève et altère sensiblement les structures techniques. A la différence de la langue, la technologie ne constitue pas un système stable. Au contraire des monèmes et des phonèmes, les technèmes sont en continuelle évolution. Or, le fait que le système technologique soit tellement impliqué, par sa révolution permanente, dans le temps même des objets pratiques qui le « parlent » — ce qui est aussi le cas de la langue, mais dans une mesure infiniment moindre — le fait que ce système ait pour fins une maîtrise du monde et une satisfaction de besoins, c'est-à-dire des fins plus concrètes, moins dissociables de la praxis que la communication qui est la fin du langage — le fait enfin que la technologie dépende strictement des conditions *sociales* de la recherche technologi-

que, et donc de l'ordre global de production et de consommation, contrainte externe qui ne s'exerce pas du tout sur la langue, — de tout ceci résulte que le système des objets, contrairement à celui de la langue, ne peut être décrit *scientifiquement* qu'en tant qu'on le considère, *dans le même mouvement*, comme résultant de l'interférence continuelle d'un système de pratiques sur un système de techniques. Ce qui seul rend compte du réel, ce ne sont pas tant les structures cohérentes de la technique que les modalités d'incidence des pratiques sur les techniques, ou plus exactement les modalités d'enrayage des techniques par les pratiques. Pour tout dire, la description du système des objets ne va pas sans une critique de l'idéologie pratique du système. Au niveau technologique, il n'y a pas de contradiction : il n'y a que du sens. Mais une science humaine ne peut être celle du sens *et* du contresens : comment un système technologique cohérent diffuse-t-il en un système pratique incohérent, comment la « langue » des objets est-elle « parlée », de quelle façon ce système de la « parole » (ou intermédiaire entre la langue et la parole) oblitère-t-il celui de la langue ? Où sont finalement, non pas la cohérence abstraite, mais les contradictions vécues dans le système des objets<sup>1</sup> ?

1. Sur la base de cette distinction, on peut faire un rapprochement étroit entre l'analyse des objets et la linguistique, ou plutôt la sémiologie. Ce que nous appelons, dans le champ des objets, différence marginale, ou inessentielle, est analogue à la notion introduite en sémiologie, de « champ de dispersion » : « Le champ de dispersion est constitué par les variétés d'exécution d'une unité (d'un phénomène par exemple), tant que ces variétés n'entraînent pas un

changement de sens (c'est-à-dire ne passent pas au rang de variations pertinentes)... On pourra parler en nourriture de champ de dispersion d'un mets, qui sera constitué par les limites dans lesquelles ce mets reste signifiant, quelles que soient les « fantaisies » de son exécutant. Les variétés qui composent le champ de dispersion s'appellent des *variantes combinatoires* : elles ne participent pas à la commutation du sens, elles ne sont pas pertinentes... On a longtemps considéré les variations combinatoires comme faits de parole ; elles en sont, certes, très proches, mais on les tient maintenant pour faits de langue, dès lors qu'elles sont « obligées ». (Roland Barthes, *Communications*, n° 4, p. 128.) Et R. Barthes ajoute que cette notion est promise à devenir centrale en sémiologie, car ces variations qui sont insignifiantes sur le plan de la dénotation peuvent redevenir signifiantes sur le plan de la connotation.

On voit que l'analogie est profonde entre variation combinatoire et différence marginale : les deux concernent l'inessentiel, elles sont sans pertinence, elles relèvent d'une combinatoire et prennent leur sens au niveau de la connotation. Mais la distinction capitale est que, si la variation combinatoire reste extérieure et indifférente au plan sémiologique de dénotation, la différence marginale, elle, n'est justement jamais « marginale ». Car le plan technologique ne désigne pas, comme celui de la langue pour le langage, une abstraction méthodologique fixe, qui vient au monde réel par la mouvance des connotations, mais un schème structurel évolutif que les connotations (les différences inessentielles) viennent figer, stéréotyper et faire régresser. Le dynamisme structurel de la technique se fige au niveau des objets, dans la subjectivité différentielle du système culturel, qui se répercute lui-même sur l'ordre technique.

A. LE SYSTÈME FONCTIONNEL  
OU  
LE DISCOURS OBJECTIF

## II. LE SYSTÈME MARGINAL : LA COLLECTION

Litré donne entre autres acceptions de l'objet celle-ci : « Tout ce qui est la cause, le sujet d'une passion. Figuré et par excellence : l'objet aimé. »

Admettons que nos objets quotidiens sont en effet les objets d'une passion, celle de la propriété privée, dont l'investissement affectif ne le cède en rien à celui des passions humaines, une passion quotidienne qui souvent l'emporte sur toutes les autres, qui parfois règne seule en l'absence des autres. Passion tempérée, diffuse, régulatrice, dont nous mesurons mal le rôle fondamental dans l'équilibre vital du sujet et du groupe, dans la décision même de vivre. Les objets dans ce sens sont, en dehors de la pratique que nous en avons, à un moment donné, autre chose de profondément relatif au sujet, non seulement un corps matériel qui résiste, mais une enceinte mentale où je règne, une chose dont je suis le sens, une propriété, une passion.

### L'OBJET ABSTRAIT DE SA FONCTION

Si j'utilise le réfrigérateur à fin de réfrigération, il est une médiation pratique : ce n'est pas un objet, mais un réfrigérateur. Dans cette mesure, je ne le possède pas. La possession n'est jamais celle d'un ustensile, car celui-ci me renvoie au monde, c'est toujours celle de l'objet *abstrait de sa fonction et devenu relatif au sujet*. A ce niveau, tous les objets possédés participent de la même *abstraction* et renvoient les uns aux autres dans la mesure où ils ne renvoient qu'au sujet. Ils se constituent alors en système grâce auquel le sujet tente de reconstituer un monde, une totalité privée.

Tout objet a ainsi deux fonctions : l'une qui est d'être pratiqué, l'autre qui est d'être possédé. La première relève du champ de totalisation pratique du monde par le sujet, l'autre d'une entreprise de totalisation abstraite du sujet par lui-même en dehors du monde. Ces deux fonctions sont en raison inverse l'une de l'autre. A la limite, l'objet strictement pratique prend un statut social : c'est la machine. A l'inverse, l'objet pur, dénué de fonction, ou abstrait de son usage, prend un statut strictement subjectif : il devient objet de collection. Il cesse d'être tapis, table, boussole ou bibelot pour devenir « objet ». Un « bel objet » dira le collectionneur, et non pas une belle statuette. Lorsque l'objet n'est plus spécifié par sa fonction, il est qualifié par le sujet : mais alors tous les objets s'équivalent dans la possession, cette abstraction



passionnée. Un seul n'y suffit plus : c'est toujours une succession d'objets, à la limite une série totale qui en est le projet accompli. C'est pourquoi la possession d'un objet quel qu'il soit est toujours si satisfaisante et si décevante à la fois : toute une série la prolonge et l'inquiète. C'est un peu la même chose sur le plan sexuel : si la relation amoureuse vise l'être dans sa singularité, la possession amoureuse, elle, en tant que telle, ne se satisfait que d'une succession d'objets ou de la répétition du même, ou de la supposition de tous les objets. Seule une organisation plus ou moins complexe d'objets renvoyant les uns aux autres constitue chaque objet en une abstraction suffisante pour qu'il puisse être récupéré par le sujet dans l'abstraction vécue qu'est le sentiment de possession.

Cette organisation, c'est la collection. L'environnement habituel garde, lui, un statut ambigu : le fonctionnel s'y défait sans cesse dans le subjectif, la possession s'y mêle à l'usage, dans une entreprise toujours déçue d'intégration totale. La collection par contre peut nous servir de modèle : c'est là où triomphe cette entreprise passionnée de possession, là où la prose quotidienne des objets devient poésie, discours inconscient et triomphal.

#### L'OBJET-PASSION

« Le goût de la collection, dit Maurice Rheims, est une espèce de jeu passionnel. » (*La Vie étrange*

*des objets*, p. 28.) C'est chez l'enfant le mode le plus rudimentaire de maîtrise du monde extérieur : rangement, classement, manipulation. La phase active de collectionnement semble se situer entre sept et douze ans, dans la période de latence entre la prépuberté et la puberté. Le goût de la collection tend à s'effacer avec l'éclosion pubertaire, pour resurgir parfois aussitôt après. Plus tard, ce sont les hommes de plus de quarante ans qui se prennent le plus souvent de cette passion. Bref, une relation à la conjoncture sexuelle est partout visible ; la collection apparaît comme une compensation puissante lors des phases critiques de l'évolution sexuelle. Elle est toujours exclusive d'une sexualité génitale active, mais elle ne se substitue pas à elle purement et simplement. Elle constitue par rapport à celle-ci une régression vers le stade anal, qui se traduit par des conduites d'accumulation, d'ordre, de rétention agressive, etc. La conduite de collectionnement n'équivaut pas à une pratique sexuelle, elle ne vise pas une satisfaction pulsionnelle (comme le fétichisme), cependant elle peut atteindre à une satisfaction réactionnelle aussi intense. L'objet prend ici tout à fait le sens d'objet aimé. « La passion de l'objet amène à le considérer comme une chose créée par Dieu : un collectionneur d'œufs en porcelaine trouve que Dieu n'a jamais créé de forme aussi belle ni plus singulière et qu'il l'a imaginée pour la seule joie des collectionneurs... » (M. Rheims, p. 33.) « Je suis fou de cet objet », déclarent-ils et tous sans exception, lors même que n'intervient pas la perversion fétichiste, entretiennent autour de leur collection une

ambiance de clandestinité, de séquestration, de secret et de mensonge qui offre toutes les caractéristiques d'une relation coupable. C'est ce jeu passionné qui fait le sublime de cette conduite régressive et justifie l'opinion selon laquelle tout individu qui ne collectionne pas quelque chose n'est qu'un crétin et une pauvre épave humaine<sup>1</sup> ».

Sublime, le collectionneur ne l'est donc pas par la nature des objets qu'il collectionne (ceux-ci varient avec l'âge, la profession, le milieu social), mais par son fanatisme. Fanatisme identique chez le riche amateur de miniatures persanes et chez le collectionneur de boîtes d'allumettes. A ce titre, la distinction qu'on fait entre l'amateur et le collectionneur, ce dernier aimant les objets en fonction de leur suite dans une série, et l'autre pour leur charme divers et singulier, n'est pas décisive. La jouissance chez l'un comme chez l'autre vient de ce que la possession joue d'une part sur la singularité absolue de chaque élément, qui en fait l'équivalent d'un être, et au fond du sujet lui-même — d'autre part sur la possibilité de la série, donc de la substitution indéfinie et du jeu. Quintessence qualitative, manipulation quantitative. Si la possession est faite de la confusion des sens (de la main, de l'œil), d'intimité avec un objet privilégié, elle est faite tout autant de chercher, d'ordonner, de jouer et de réunir. Pour tout dire, il y a là un parfum de harem, dont tout le charme est celui de la série dans l'intimité (avec toujours un

1. M. Fauron, président des collectionneurs de bagues de cigares (revue *Liens* du Club français du Livre, mai 1964).

terme privilégié) et de l'intimité dans la série.

Maître d'un sérail secret, l'homme l'est par excellence au sein de ses objets. Jamais la relation humaine, qui est le champ de l'unique et du conflictuel, ne permet cette fusion de la singularité absolue et de la série indéfinie : d'où vient qu'elle est source continuelle d'angoisse. Le champ des objets au contraire, qui est celui de termes successifs et homologues, est sécurisant. Bien entendu au prix d'une astuce irréaliste, abstraction et régression, mais qu'importe. « L'objet, dit Maurice Rheims, est pour l'homme comme une sorte de chien insensible qui reçoit les caresses et les rend à sa manière, où plutôt les renvoie comme un miroir fidèle non aux images réelles, mais aux images désirées » (p. 50).

#### LE PLUS BEL ANIMAL DOMESTIQUE.

L'image du chien est juste : les animaux d'intérieur sont une espèce intermédiaire entre les êtres et les objets. Chiens, chats, oiseaux, tortue ou canari, leur présence pathétique est l'indice d'un échec de la relation humaine et du recours à un univers domestique narcissique, où la subjectivité alors s'accomplit en toute quiétude. Observons au passage que ces animaux ne sont pas sexués (parfois châtrés pour l'usage domestique), ils sont aussi dénués de sexe, quoique vivants, que les objets, c'est à ce prix qu'ils peuvent être affectivement sécurisants, c'est au prix d'une castration réelle ou



symbolique qu'ils peuvent jouer auprès de leur propriétaire le rôle de régulateur de l'angoisse de castration, — rôle que jouent éminemment aussi tous les objets qui nous entourent. Car l'objet, lui, est l'animal domestique parfait. C'est le seul « être » dont les qualités exaltent ma personne au lieu de la restreindre. Au pluriel, les objets sont les seuls existants dont la coexistence est vraiment possible, puisque leurs différences ne les dressent pas les uns contre les autres, comme c'est le cas pour les êtres vivants, mais convergent docilement vers moi et s'additionnent sans difficulté dans la conscience. L'objet est ce qui se laisse le mieux « personnaliser » et comptabiliser à la fois. Et pour cette comptabilité subjective, il n'y a pas d'exclusive, tout peut être possédé, investi, ou, dans le jeu collecteur, rangé, classé, distribué. L'objet est bien ainsi au sens strict un miroir : les images qu'il renvoie ne peuvent que se succéder sans se contredire. Et c'est un miroir parfait, puisqu'il ne renvoie pas les images réelles, mais les images désirées. Bref, c'est un chien dont il ne resterait que la fidélité. Et je peux le regarder sans qu'il me regarde. *Voilà pourquoi s'investit dans les objets tout ce qui n'a pu l'être dans la relation humaine.* Voilà pourquoi l'homme y régresse si volontiers pour s'y « recueillir ». Mais ne nous laissons pas tromper par ce recueillement et par toute une littérature attendrie sur les objets inanimés. Ce recueillement est une régression, cette passion est une fuite passionnée. Sans doute les objets jouent un rôle régulateur de la vie quotidienne, en eux s'abolissent bien des névroses, se recueillent bien

des tensions et des énergies en deuil, c'est ce qui leur donne une « âme », c'est ce qui les fait « nôtres », mais c'est aussi ce qui en fait le décor d'une mythologie tenace, le décor idéal d'un équilibre névrotique.

#### UN JEU SÉRIEL

Pourtant cette médiation est pauvre : comment la conscience peut-elle s'y laisser prendre ? C'est là où joue l'astuce de la subjectivité : l'objet possédé n'est jamais une médiation pauvre. Il est toujours d'une singularité absolue. Non pas de fait : la possession de l'objet « rare », « unique », est évidemment la fin idéale de l'appropriation ; mais d'une part la preuve que tel objet est unique ne sera jamais faite dans un monde réel, d'autre part la subjectivité se débrouille fort bien sans cela. La qualité spécifique de l'objet, sa valeur d'échange relève du domaine culturel et social. Sa singularité absolue par contre lui vient d'être possédé par moi — ce qui me permet de me reconnaître en lui comme être absolument singulier. Tautologie majestueuse, mais qui fait toute la densité de la relation aux objets, sa facilité dérisoire, son illusoire, mais intense gratification<sup>1</sup>. Mieux encore : ce circuit fermé peut régir aussi la rela-

1. Mais aussi sa déception, liée au caractère tautologique du système.

tion humaine (quoique moins facilement), mais ce qui n'est pas possible à un niveau inter-subjectif l'est ici : tel objet ne s'oppose jamais à la multiplication du même processus de projection narcissique sur un nombre indéfini d'objets, il l'impose au contraire, se prêtant par là à un environnement total, à une totalisation des images de soi, qui est proprement le miracle de la collection. Car on se collectionne toujours soi-même.

On comprend mieux ainsi la structure du système possessif : la collection est faite d'une succession de termes, mais le terme final en est la personne du collectionneur. Réciproquement, celle-ci ne se constitue comme telle qu'en se substituant successivement à chaque terme de la collection. Nous retrouverons une structure homologue, sur le plan sociologique, dans le système du modèle et de la série. Ici et là, nous constatons que série ou collection sont constitutives de la possession de l'objet, c'est-à-dire de l'intégration réciproque de l'objet et de la personne<sup>1</sup>.

1. La série est presque toujours une espèce de jeu qui permet de privilégier un des termes et de le constituer comme modèle. Un enfant jette des capsules de bouteille : laquelle arrivera en tête ? Ce n'est pas un hasard si c'est finalement toujours la même : c'est qu'il a jeté son dévolu sur elle. Ce modèle, cette hiérarchie qu'il invente, c'est lui : il s'identifie non pas à l'une des capsules, mais au fait qu'elle gagne à tout coup. Mais il est aussi bien présent dans chacune des capsules comme terme non marqué de l'opposition : les lancer une par une, c'est jouer à se constituer en série pour se constituer comme modèle : celle qui gagne. Ainsi s'éclaire la psychologie du collectionneur : en collectionnant les objets privilégiés, c'est encore lui l'objet qui arrive toujours en tête.

DE LA QUANTITÉ A LA QUALITÉ :  
L'OBJET UNIQUE

On pourrait objecter à cette hypothèse la passion précise de l'amateur pour tel ou tel objet. Mais il est clair que l'objet unique n'est précisé que le terme final où se résume toute l'espèce, le terme privilégié de tout un paradigme (virtuel, effacé, sous-entendu, peu importe), qu'il est pour tout dire l'emblème de la série.

La Bruyère, dans les portraits où il illustre la curiosité comme passion, nous décrit un collectionneur d'estampes : « J'ai, dit celui-ci, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Callot, hormis une seule, qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages. Au contraire, c'est un de ses moindres, mais qui m'achèverait Callot. Je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir ; cela est bien rude ! » On sent ici avec une évidence arithmétique l'équivalence vécue entre toute la série moins un et le dernier terme absent de la série<sup>1</sup>. Celui-ci, sans qui la série n'est rien, la résume symboliquement : il prend alors une qualité étrange, quintessentielle de tout l'échelonnement quantitatif. C'est un objet

1. Chaque terme de la série pouvant redevenir ce terme final : chaque Callot peut être celui qui « achèverait Callot ».

unique, spécifié de par sa position finale, et donnant ainsi l'illusion d'une finalité particulière. Il en est bien ainsi d'ailleurs, mais nous voyons qu'il ne cesse d'être porté à la qualité par la quantité, et que la valeur concentrée sur ce seul signifiant est en fait celle qui court tout au long de la chaîne des signifiants intermédiaires du paradigme. C'est là ce qu'on pourrait appeler le symbolisme de l'objet, au sens étymologique (« symbolein ») où se résume une chaîne de significations en un seul de ses termes. L'objet est symbole, non pas de quelque instance ou valeur extérieure, mais d'abord de toute la série d'objets dont il est le terme (en même temps que de la personne dont il est l'objet).

L'exemple de La Bruyère fait apparaître encore une règle, qui est que l'objet ne revêt de valeur exceptionnelle que dans l'absence. Il ne s'agit pas seulement d'un effet de convoitise. *Il faut se demander si la collection est faite pour être achevée*, et si le manque n'y joue pas un rôle essentiel, positif d'ailleurs, car le manque est ce par quoi le sujet se ressaisit objectivement : alors que la présence de l'objet final signifierait au fond la mort du sujet, l'absence de ce terme lui permet de jouer seulement sa propre mort en la figurant dans un objet, c'est-à-dire de la conjurer. Ce manque est vécu comme souffrance mais il est aussi la rupture qui permet d'échapper à l'achèvement de la collection qui signifierait l'éliision définitive de la réalité. Félicitons donc l'amateur de La Bruyère de n'avoir pas trouvé ce dernier Callot, par où il eût cessé d'être l'homme somme toute vivant et passionné qu'il était encore. Et disons que le délire com-

mence là où la collection se referme et cesse d'être orientée sur ce terme absent.

Une autre anecdote peut témoigner en ce sens (rapportée par Maurice Rheims). Un bibliophile possesseur d'exemplaires uniques apprend un jour qu'un libraire met en vente à New York un exemplaire identique à l'un de ceux qu'il possède. Il s'envole et acquiert ce livre, convoque un huissier pour faire brûler par-devers lui l'exemplaire second et faire dresser constat de cette destruction. Sur quoi il insère l'acte dans le volume redevenu unique et s'endort apaisé. Y a-t-il donc ici négation de la série ? En apparence seulement : en fait, l'exemplaire unique était chargé de la valeur de tous les exemplaires virtuels, le bibliophile, en détruisant l'autre, n'a fait que rétablir la perfection du symbole compromise. Niée, oubliée, détruite, virtuelle, la série est toujours là. Dans le moindre des objets quotidiens comme dans le plus transcendant des objets rares, elle alimente la propriété ou le jeu passionnel. Sans elle, il n'y aurait pas de jeu possible, donc pas de possession non plus, et à proprement parler pas d'objet. L'objet véritablement unique, absolu, tel qu'il soit sans antécédent, sans dispersion dans quelque série que ce soit — est impensable. Il n'existe pas plus qu'un son pur. Et de même que les séries d'harmoniques amènent les sons à leur qualité perçue, ainsi les séries paradigmatiques plus ou moins complexes amènent les objets à leur qualité symbolique en même temps que dans le champ de la relation humaine de maîtrise et de jeu.

## OBJETS ET HABITUDES : LA MONTRE

Chaque objet est à mi-chemin entre une spécificité pratique, sa fonction, qui est comme son discours manifeste, et l'absorption dans une série/collection, où il devient terme d'un discours latent, répétitif, le plus élémentaire et le plus tenace des discours. Ce système discursif des objets est homologue de celui des habitudes<sup>1</sup>.

L'habitude est discontinuité et répétition (et non continuité, comme l'emploi le suggère). C'est par le découpage du temps en nos schèmes « habituels » que nous résolvons ce que peut avoir d'angoissant sa continuité et la singularité absolue des événements. C'est de même par l'intégration discontinue à des séries que nous disposons en propre des objets, que nous les possédons. Ceci est le discours même de la subjectivité et les objets en sont un registre privilégié — interposant, entre le devenir irréversible du monde et nous, un écran discontinu, classifiable, réversible, répétitif à merci, une frange du monde qui nous appartient, docile à la main et à l'esprit, ôtant à l'angoisse. Les objets ne nous aident pas seulement à maîtriser le monde, par leur insertion dans des séries instrumentales —

1. L'objet devient d'ailleurs immédiatement support d'un réseau d'habitudes, point de cristallisation de routines du comportement. Inversement, il n'est peut-être pas d'habitude qui ne tourne autour d'un objet. Les uns et les autres s'impliquent inextricablement dans l'existence quotidienne.

ils nous aident aussi, par leur insertion dans des séries mentales, à maîtriser le temps, en le discontinuant et en le classant sur le même mode que les habitudes, en le soumettant aux mêmes contraintes d'association qui ordonnent le rangement dans l'espace.

De cette fonction discontinue et « habituelle » la montre est un bon exemple<sup>1</sup>. Elle résume le double mode sur lequel nous vivons les objets. D'une part, elle nous informe sur le temps objectif : or, l'exactitude chronométrique est la dimension même des contraintes pratiques, de l'extériorité sociale et de la mort. Mais en même temps qu'elle nous soumet à une temporalité irréductible, la montre en tant qu'objet nous aide à nous approprier le temps. Comme la voiture « dévore » les kilomètres, l'objet-montre dévore le temps<sup>2</sup>. En le substantifiant et en le découpant, elle en fait un objet consommé. Il n'est plus cette dimension périlleuse de la praxis : c'est une quantité domestiquée. Non seulement le fait de savoir l'heure, mais le fait, à travers un objet qui est sien, de « posséder » l'heure, de l'avoir continuellement enregistrée par-devers soi, est devenu une

1. Elle est par ailleurs significative — qu'on pense à la disparition de l'horloge — d'une tendance irréversible des objets modernes : miniaturisation et individualisation.

Elle est en outre le plus ancien, le plus petit, le plus proche et le plus précieux des mécanismes individuels. Talisman mécanique intime et fortement investi, objet d'une complicité quotidienne, de fascination (chez l'enfant), de jalousie.

2. C'est l'exactitude qui est ici l'équivalent de la vitesse dans l'espace : il faut dévorer le temps au plus près.

nourriture fondamentale du civilisé : une sécurité. Le temps n'est plus à la maison, dans le cœur battant de l'horloge, mais il est toujours, dans la montre, enregistré avec la même satisfaction organique que la régularité d'un viscère. A travers la montre, le temps se signale comme la dimension même de mon objectivation, et tout ensemble comme un bien domestique. N'importe quel objet d'ailleurs supporterait cette analyse de la récupération de la dimension même de la contrainte objective : la montre en est simplement, par sa relation directe au temps, l'exemple le plus clair

#### L'OBJET ET LE TEMPS : LE CYCLE DIRIGÉ

La problématique temporelle est essentielle à la collection. « Un phénomène qui accompagne souvent la passion de collectionner, dit M. Rheims, c'est la perte du sentiment du temps actuel » (p. 42). Mais s'agit-il seulement d'une évasion nostalgique ? Tel qui s'identifie à Louis XVI jusque dans les pieds de ses fauteuils ou se prend de passion pour les tabatières du *xvi<sup>e</sup>* se démarque bien sûr du temps présent par une référence historique. Mais cette référence est ici secondaire par rapport à la systématique vécue de la collection. Le pouvoir profond des objets collectionnés ne leur vient en effet ni de leur singularité ni de leur historicité distincte, ce n'est pas par là que le temps de la collection n'est pas le temps réel, c'est

par le fait que l'organisation de la collection elle-même se substitue au temps. Sans doute est-ce là la fonction fondamentale de la collection : résoudre le temps réel en une dimension systématique. Le goût, la curiosité, le prestige, le discours social peuvent la faire déboucher sur une relation plus large (qui ne dépassera jamais un groupe d'initiés), de toute façon elle est d'abord au sens fort un « passe-temps ». Elle l'abolit tout simplement. Ou plutôt : répertoriant le temps en termes fixes qu'elle peut faire jouer réversiblement, la collection figure le perpétuel recommencement d'un cycle dirigé, où l'homme se donne à chaque instant et à coup sûr, partant de n'importe quel terme et sûr d'y revenir, le jeu de la naissance et de la mort.

C'est en quoi l'environnement d'objets privés et leur possession — dont la collection est le point extrême — est une dimension aussi essentielle qu'imaginaire de notre vie. Aussi essentielle que les rêves. On a dit que si on pouvait empêcher expérimentalement quelqu'un de rêver, très vite surgiraient des troubles psychiques graves. Il est certain que si on pouvait priver quelqu'un de cette évasion-régression dans le jeu possessif, si on l'empêchait de se tenir son propre discours dirigé, de se décliner soi-même hors du temps à travers les objets, le déséquilibre serait aussi immédiat. Nous ne pouvons vivre dans la singularité absolue, dans l'irréversibilité dont le moment de la naissance est le signe. C'est cette irréversibilité de la naissance vers la mort que les objets nous aident à résoudre.



Bien entendu cet équilibre est névrotique, et ce recours contre l'angoisse régressif, puisque le temps est objectivement irréversible et que même les objets qui ont pour fonction de nous en préserver sont emportés par lui, bien entendu le mécanisme de défense discontinuel au niveau des objets est toujours remis en cause, puisque le monde et les hommes sont continuels. Mais peut-on parler de normalité ou d'anomalie ? Le refuge dans une synchronie fermée peut être qualifié de dénégation du réel et de fuite si on considère que dans l'objet est investi ce qui « devrait » l'être dans la relation humaine — mais leur immense pouvoir régulateur est à ce prix. Ils sont en train de devenir, aujourd'hui où s'effacent les instances religieuses et idéologiques, la consolation des consolations, la mythologie quotidienne qui absorbe l'angoisse du temps et de la mort.

Ecartons ici la mythologie spontanée qui veut que l'homme se prolonge ou se survive dans ses objets. Le processus-refuge n'est pas d'immortalité, de perpétuité, de survie dans un *objet-reflet* (à cela foncièrement l'homme n'a jamais cru), mais un jeu plus complexe de « recyclage » de la naissance et de la mort dans un *système d'objets*. Ce que l'homme trouve dans les objets, ce n'est pas l'assurance de se survivre, *c'est de vivre dès maintenant continuellement sur un mode cyclique et contrôlé le processus de son existence et de dépasser ainsi symboliquement cette existence réelle dont l'événement irréversible lui échappe.*

Nous ne sommes pas loin ici de la balle par laquelle l'enfant (dans l'analyse de Freud), la fai-

sant disparaître et réapparaître, vit alternativement l'absence et la présence de sa mère — *fort-da fort-da* — et répond à l'angoisse de l'absence par le cycle indéfini de réapparition de la balle. On saisit bien là l'implication symbolique du jeu dans la série, et, on pourrait ainsi dire en résumant : l'objet est *ce dont nous faisons notre deuil* — en ce sens qu'il figure notre propre mort mais dépassée (symboliquement) par le fait que nous le possédons, par le fait que, en l'introjectant dans un travail de deuil, c'est-à-dire en l'intégrant dans une série où « travaille » à se rejouer continuellement en cycle cette absence et son resurgissement hors de cette absence, nous résolvons l'événement angoissant de l'absence et de la mort réelle. Nous opérons dès maintenant dans la vie quotidienne ce travail de deuil sur nous-mêmes grâce aux objets, et ceci nous permet de vivre, régressivement certes, mais de vivre. L'homme qui collectionne est mort, mais il se survit littéralement dans une collection qui, dès cette vie, le répète indéfiniment au-delà de la mort, *en intégrant la mort elle-même dans la série et le cycle*. Ici, on pourrait reprendre l'analogie avec les rêves : si chaque objet est, par sa fonction (pratique, culturelle, sociale) la médiation d'un *vœu*, il est aussi, comme terme parmi d'autres du jeu systématique que nous venons de décrire, l'exposant d'un *désir*. Celui-ci étant ce qui fait se mouvoir, sur la chaîne indéfinie des signifiants, la répétition ou substitution indéfinie de soi-même à travers la mort et au-delà d'elle. Et c'est un peu par le même compromis que, si les rêves ont pour fonction d'assurer la con-

tinuité du sommeil, les objets assurent la continuité de la vie<sup>1</sup>.

#### L'OBJET SÉQUESTRE : LA JALOUSIE

Au terme de sa démarche régressive, la passion des objets s'achève dans la jalousie pure. La possession se satisfait alors le plus profondément de la valeur que pourrait avoir l'objet pour les autres et de les en frustrer. Ce complexe de jalousie, caractéristique du fanatisme collectionneur, commande aussi, toutes proportions gardées, le simple réflexe de propriété. C'est un schème puissant de sadisme anal qui porte à séquestrer la beauté pour être seul à en jouir : cette conduite de perversion

1. Que la collection soit un jeu avec la mort (une passion) et à ce titre symboliquement plus forte que la mort elle-même est illustré d'une façon amusante par l'histoire de Tristan Bernard : Un homme faisait collection d'enfants : légitimes, illégitimes, d'un premier, d'un second mariage, adoptif, trouvé, bâtard, etc. Un jour, il donne une fête où il les réunit tous. Un ami cynique lui dit alors : « Il en manque un. » Le collectionneur angoissé : « Lequel ? » « L'enfant posthume. » Sur quoi l'homme passionné fit un enfant à sa femme et se suicida.

On retrouve le même système à l'état pur, débarrassé des éléments thématiques, dans le jeu de hasard. D'où la fascination plus intense encore qu'exerce celui-ci. C'est le pur au-delà de la mort qui s'indique ici, la subjectivité pure investissant la série pure de maîtrise imaginaire, avec la certitude, au sein même des vicissitudes du jeu, que nul n'a le pouvoir d'y réintroduire les conditions réelles de la vie et de la mort.

sexuelle diffuse largement dans la relation aux objets.

Que représente l'objet séquestré ? (Sa valeur objective est secondaire, c'est sa réclusion qui fait son charme.) Si on ne prête pas sa voiture, son stylo, sa femme, c'est que ces objets sont, dans la jalousie, l'équivalent narcissique du moi : si cet objet se perd, s'il est détérioré, c'est la castration. On ne prête pas son phallus, voilà le fond de l'affaire. Ce que le jaloux séquestre et garde par-devers lui, c'est, sous l'effigie d'un objet, sa propre libido, qu'il tente de conjurer dans un système de réclusion — le même système grâce auquel la collection résout l'angoisse de la mort. Il se castre lui-même dans l'angoisse de sa propre sexualité, ou plutôt il prévient par une castration symbolique — la séquestration — l'angoisse de la castration réelle<sup>1</sup>. C'est cette tentative désespérée qui fait l'horrible jouissance de la jalousie. On est toujours jaloux de soi. C'est soi qu'on garde et qu'on surveille. C'est soi dont on jouit.

Cette jouissance jalouse se détache évidemment sur un fond de déception absolue, car la régression systématique n'efface jamais totalement la conscience du monde réel et de la faillite d'une telle conduite. Il en est de même de la collection : sa souveraineté est fragile, la souveraineté du monde réel se profile derrière elle et la menace continuellement. Mais cette déception même fait

1. Ceci vaut bien sûr aussi pour les « animaux d'intérieur », et, par extension, pour l'« objet » de la relation sexuelle, dont la manipulation dans la jalousie est du même ordre.



partie du système. C'est elle, autant que la satisfaction, qui le mobilise — la déception ne renvoyant jamais au monde, mais à un terme ultérieur, déception et satisfaction se succédant dans le cycle. C'est à cette déception constitutive qu'est parfois dû l'emballement névrotique du système. La série tourne de plus en plus vite sur elle-même, les différences s'usent et le mécanisme de substitution s'accélère. Le système peut aller alors jusqu'à la destruction, qui est autodestruction du sujet. M. Rheims cite le cas de telles « mises à mort » violentes de collections, dans une espèce de suicide par l'impossibilité de jamais circonscrire la mort. Dans le système de la jalousie, il n'est pas rare que le sujet finisse par détruire l'objet ou l'être séquestré, par un sentiment de l'impossibilité de conjurer totalement l'adversité du monde et de sa propre sexualité. C'est là la fin logique et illogique de la passion<sup>1</sup>.

#### L'OBJET DÉSTRUCTURÉ : LA PERVERSION

L'efficacité de ce système possessif est directement liée à son caractère régressif. Et cette régres-

1. Il ne faut pas confondre la déception, ressort interne du système régressif et de la série, avec le manque, dont nous parlons ci-dessus, qui est au contraire un facteur d'émergence hors du système. Par la déception, le sujet continue d'involuer dans le système, par le manque il évolue (relativement) vers le monde.

sion est liée au mode même de la perversion. Si celle-ci en matière d'objets s'évoque de la façon la plus claire dans la forme cristallisée du fétichisme, rien n'interdit de voir tout au long du système, comment, s'organisant selon les mêmes fins et les mêmes modes, la possession/passion de l'objet est — disons *un mode tempéré de la perversion sexuelle*. De même en effet que la possession joue sur le discontinu de la série (réelle ou virtuelle) et sur le choix d'un terme privilégié, de même la perversion sexuelle consiste dans le fait de ne pouvoir saisir l'autre comme objet de désir dans sa totalité singulière de personne, mais seulement dans le discontinu : l'autre se transforme en le paradigme des diverses parties érotiques de son corps, avec cristallisation objectale sur l'une d'entre elles. Cette femme n'est plus une femme, mais sexe, seins, ventre, cuisses, voix ou visage : ceci ou cela de préférence<sup>1</sup>. A partir de là, elle est « objet », constituant une série dont le désir inventorie les différents termes, dont le signifié réel n'est plus du tout la personne aimée, mais le sujet lui-même dans sa subjectivité narcissique, se collectionnant-érotisant lui-même et faisant de la relation amoureuse un discours à lui-même.

Ceci était assez bien illustré par la séquence

1. A la limite, les cheveux, les pieds et, au fil de la régression, toujours plus loin dans le détail et l'impersonnel, jusqu'à ce que le fétichisme cristallise enfin, aux antipodes de l'être vivant, dans la jarretelle ou le soutien-gorge : nous retrouvons là l'objet matériel, dont la possession se caractérise comme l'élimination parfaite de la présence de l'autre.

initiale d'un film de J.-L. Godard, *Le Mépris*, où le dialogue, sur des images « nues », se déroulait ainsi :

« Tu aimes mes pieds ? » disait-elle. [Notons que, pendant toute la scène, elle se détaille elle-même dans une glace, ce qui n'est pas indifférent : elle se valorise elle-même comme vue, à travers son image, et donc déjà comme discontinuée dans l'espace.]

« Oui, je les aime.

— Tu aimes mes jambes ?

— Oui.

— Et mes cuisses ?

— Oui, répondait-il encore, je les aime. »

[Et ainsi de suite, de bas en haut jusqu'aux cheveux.]

« Alors, tu m'aimes totalement.

— Oui, je t'aime totalement.

— Moi aussi, Paul », dit-elle en résumant la situation.

Il est possible que les réalisateurs aient vu là l'algèbre lucide d'un amour démystifié. Il n'en reste pas moins que cette absurde reconstitution du désir est l'inhumanité même. Désintégrée en série selon son corps, la femme devenue objet pur est alors reprise par la série de toutes les femmes-objets dont elle n'est qu'un terme parmi d'autres. La seule activité possible dans la logique de ce système est le jeu de substitution. C'est ce que nous avons reconnu comme le ressort même de la satisfaction collectrice.

Cette discontinuation de l'objet en détails dans un système auto-érotique de perversion est freinée

dans la relation amoureuse par l'intégrité vivante de l'autre<sup>1</sup>. C'est par contre la règle lorsqu'il s'agit d'objets matériels, singulièrement d'objets fabriqués assez complexes pour se prêter à la déconstitution mentale. De l'automobile par exemple on peut dire : MES freins, MON aile, MON volant. On dit : JE freine, JE braque, JE démarre. Tous les organes, toutes les fonctions peuvent être isolément rapportés à la personne sur le mode possessif. Il ne s'agit pas ici d'une personnalisation au niveau social, mais d'un processus d'ordre projectif. Non de l'ordre de l'avoir, mais de l'ordre de l'être. Dans le cas du cheval, bien qu'il fût un étonnant instrument de puissance et de transcendance pour l'homme, la même confusion n'était pas possible. C'est que le cheval n'est pas fait de pièces, surtout : il est sexué. On peut dire : mon cheval, ma femme, mais là s'arrête la dénomination possessive. Ce qui a un sexe résiste à la projection morcelée et donc à ce mode d'appropriation que nous avons reconnu comme passion auto-érotique et à la limite comme perversion<sup>2</sup>. Face à un être vivant, on peut dire MON, mais on ne peut dire JE, comme on le fait en s'appropriant symboliquement les fonctions et les organes de la

1. C'est pourquoi la passion dans ce cas est renvoyée au fétiche, qui simplifie radicalement l'objet sexuel vivant en une chose équivalente au pénis et investie comme telle.

2. De même c'est dans la mesure où l'être vivant peut être senti comme asexué (le bébé) que l'identification possessive peut jouer : « Alors, "j" ai mal à "ma" tête ? » dit-on au bébé. Ou bien : « Alors, "on" a mal à "sa" tête ? » Cette identification confusionnelle est stoppée devant l'être sexué par l'angoisse de la castration.

voiture. Une certaine régression est impossible. Le cheval peut être investi fortement comme symbole (c'est la chevauchée sexuelle du rut, c'est aussi la sagesse du Centaure, sa tête est un phantasme terrifiant lié à l'image du père, mais son calme est aussi la force protectrice de Chiron pédagogue) — jamais il n'est investi sous la forme simplifiée, narcissique, plus pauvre, plus infantile de la projection du moi dans le détail structurel de la voiture (selon une analogie presque confusionnelle avec les éléments et fonctions dissociés du corps humain). S'il y a un dynamisme symbolique du cheval, c'est justement dans la mesure où l'identification au détail des fonctions et organes du cheval est impossible, et donc aussi l'épuisement de la relation dans un « discours » auto-érotique sur les termes épars.

Cette parcellisation et cette régression supposent une technique, mais une technique autonomisée au niveau de l'objet partiel. Ainsi la femme résolue en un syntagme de diverses zones érogènes est vouée à la seule fonctionnalité du plaisir, à laquelle répond alors une technique érotique. Technique objectivante, ritualisante, qui voile l'angoisse de la relation personnelle, et qui en même temps sert d'alibi réel (gestuel, efficace) au sein même du système phantasmatique de la perversion. Tout système mental a en effet besoin d'une « créance », d'une référence au réel, d'une « raison » technique, d'un alibi. Ainsi l'accélérateur dans « j'accélère », ou le phare dans « mon phare », ou l'automobile entière dans « ma voiture » sont les supports techniques réels de toute

une récupération narcissique en deçà du réel. La même chose est valable de la technique érotique qui s'assume comme telle : nous ne sommes plus à ce niveau dans l'ordre génital d'émergence au réel et de plaisir, mais dans l'ordre régressif anal de la systématique sérielle dont le gestuel érotique n'est plus que l'alibi.

On voit combien la technique est loin d'être toujours « objective ». Elle l'est lorsqu'elle est socialisée, reprise par la technologie, et informant de nouvelles structures. Dans le domaine quotidien par contre, elle offre un champ toujours favorable aux phantasmes régressifs, parce que la possibilité de déstructuration y affleure toujours. Assemblés et montés, les éléments d'un objet technique ont une implication cohérente. Mais cette structure est toujours fragile devant l'esprit : elle est liée de l'extérieur par la fonction, elle est formelle pour la *psyché*. Les éléments structurellement hiérarchisés peuvent à tout instant se défaire et s'équivaloir dans un système paradigmatique où vient se décliner le sujet. L'objet est discontinu d'avance, et facilement discontinué par la pensée. D'autant plus facilement que l'objet (technique surtout) n'est plus comme jadis lié par un gestuel humain et par une énergie humaine. Si la voiture constitue un si bel objet de manipulation narcissique par opposition au cheval, c'est aussi que la maîtrise qu'on a du cheval est musculaire, mouvementée, veut un gestuel d'équilibre — celle de la voiture par contre est simplifiée, fonctionnelle et abstraite.

DE LA MOTIVATION SÉRIELLE  
A LA MOTIVATION RÉELLE

Tout au long de cette analyse, nous avons tenu pour négligeable la nature même des objets collectionnés : nous nous sommes attachés à la systématique sans tenir compte de la thématique. Mais il est évident qu'on ne collectionne pas les tableaux de maîtres comme on collectionne les bagues de cigare. Il faut admettre d'abord que le concept de collection (*colligere* : choisir et rassembler) se distingue de celui d'accumulation. Le stade inférieur est celui de l'accumulation de matières : entassement de vieux papiers, stockage de nourriture — à mi-chemin entre l'introjection orale et la rétention anale — puis l'accumulation sérielle d'objets identiques. La collection, elle, émerge vers la culture : elle vise des objets différenciés, qui ont souvent valeur d'échange, qui sont aussi « objets » de conservation, de trafic, de rituel social, d'exhibition, — peut-être même source de bénéfices. Ces objets sont assortis de projets. Sans cesser de renvoyer les uns aux autres, ils incluent dans ce jeu une extériorité sociale, des relations humaines.

Cependant, même là où la motivation externe est forte, la collection n'échappe jamais à la systématique interne, elle constitue au mieux un compromis entre les deux : même si la collection se fait discours aux autres, elle est toujours d'abord

un discours à soi-même. La motivation sérielle est partout visible. Les enquêtes montrent que les clients des collections de livres (10/18, *Que sais-je ?*), une fois pris dans le sillage de la collection, continuent d'acheter tel ou tel titre qui ne les intéresse pas : la différence dans la série suffit à créer un intérêt formel qui tient lieu d'intérêt réel. C'est une pure contrainte d'association qui joue dans la motivation d'achat. Une conduite analogue est celle du lecteur qui ne saurait lire à l'aise qu'entouré de tous ses livres : la spécificité de la lecture tend alors à disparaître. Au-delà encore, c'est moins le livre qui compte que l'instant où il est rangé près des autres sur le rayon de la bibliothèque. Inversement, le client de collection qui a « perdu le fil », raccroche très difficilement : il n'achètera même plus des titres qui représentent pour lui un intérêt réel. Ces observations suffisent à distinguer nettement les deux motivations, qui sont exclusives l'une de l'autre et ne coexistent que sur le mode du compromis, avec une tendance certaine à une priorité, par inertie, de la motivation sérielle sur la motivation dialectique d'intérêt<sup>1</sup>.

Mais la collection pure peut aussi déboucher sur des intérêts réels. Tel qui a commencé par acheter

1. Cette distinction entre la satisfaction sérielle et le plaisir propre est essentielle. Dans le second cas, il y a comme un plaisir du plaisir, par où la satisfaction se dépasse comme telle et se fonde dans une relation. Tandis que, dans la satisfaction sérielle, ce terme second du plaisir, cette dimension par où il se qualifie disparaît, il manque, il est déçu : la satisfaction se trouve renvoyée à la succession, elle projette en étendue et compense par la répétition une

systématiquement tous les *Que sais-je ?* finit souvent par orienter sa collection sur un thème : musique, sociologie. Un certain seuil quantitatif dans l'accumulation permet d'envisager une sélectivité possible. Mais il n'y a pas ici de règle absolue. On peut collectionner avec le même fanatisme régressif des tableaux de maîtres et des étiquettes de camembert, par contre les collections de timbres sont chez les enfants source d'échanges continuels. On ne peut donc jamais conclure de la complexité thématique d'une collection à son ouverture réelle sur le monde. Tout au plus cette complexité peut-elle fournir un indice ou une présomption.

En même temps que par sa complexité culturelle, c'est par le manque, l'inachèvement que la collection s'arrache à l'accumulation pure. Le manque est toujours en effet une exigence définie, celle de tel ou tel objet absent. Et cette exigence, se traduisant comme recherche, passion, message aux autres<sup>1</sup>, suffit à briser l'enchantement mortel de la collection, où le sujet s'abîme en fascination pure. Une émission télévisée illustre assez bien ceci : en même temps que chaque collectionneur

totalité introuvable. Ainsi voit-on les gens, à partir du moment où ils cessent de lire les livres qu'ils achètent, en acheter de plus en plus. Ainsi voit-on l'acte sexuel répété, ou la multiplicité des partenaires, combler indéfiniment la fin de la découverte amoureuse. Le plaisir du plaisir est parti. Reste la satisfaction. Les deux sont exclusifs l'un de l'autre.

1. Cependant, même dans ce cas, le collectionneur a tendance à ne requérir les autres que comme témoins de sa collection et à les intégrer seulement comme tiers dans la relation déjà constituée du sujet et de l'objet.

y présentait au public sa collection, il mentionnait l'« objet » très particulier qui lui manquait, chacun étant invité à le lui procurer. Ainsi l'objet peut-il introduire à un discours social. Mais du même coup il faut se rendre à l'évidence : *c'est rarement la présence, et plus souvent l'absence de l'objet qui y introduit.*

#### UN DISCOURS A SOI-MÊME

Caractéristique de la collection reste, à un moment donné, une coupure qui l'arrache à son système involutif et l'assigne à un projet ou à une exigence (de prestige, culturelle, commerciale — peu importe, pourvu que l'objet finisse par mettre un homme en face d'un autre homme : il est alors un message). Cependant, quelle que soit l'ouverture d'une collection, il y a en elle un élément irréductible de non-relation au monde. C'est parce qu'il se sent aliéné et volatilisé dans le discours social dont les règles lui échappent que le collectionneur cherche à reconstituer un discours qui lui soit transparent, puisqu'il en détient les signifiants et que le signifié dernier en est au fond lui-même. Mais il est voué à l'échec : croyant dépasser le discours qu'il y tient ne peut non plus, pour la pre et cohérent sur les objets, il ne voit pas qu'il transpose purement et simplement la discontinuité objective ouverte en une discontinuité subjective close, où le langage même qu'il emploie perd toute



valeur générale. Cette totalisation par les objets porte donc toujours la marque de la solitude : elle manque à la communication, et la communication lui manque. La question se pose d'ailleurs : les objets peuvent-ils se constituer en un autre langage que celui-là ? L'homme peut-il instituer à travers eux un autre langage qu'un discours à soi-même ?

Si le collectionneur n'est jamais un maniaque sans espoir, justement parce qu'il collectionne des objets qui l'empêchent de quelque façon toujours de régresser jusqu'à l'abstraction totale (le délire), le discours qu'il y tient ne peut non plus, pour la même raison, jamais dépasser une certaine indigence et une certaine infantilité. La collection est toujours un processus limité, récurrent, son matériel même, les objets, est trop concret, trop discontinu pour qu'elle puisse s'articuler en une réelle structure dialectique<sup>1</sup>. Si « celui qui ne collectionne rien est un crétin », celui qui collectionne a toujours aussi quelque chose de pauvre et d'inhumain.

1. Au contraire, par exemple, de la science, de la mémoire, qui sont elles aussi collection, mais collection de faits, de connaissances.

C. LE SYSTÈME MÉTA-  
ET DYSFUNCTIONNEL :  
GADGETS ET ROBOTS